

cesse un air infecté auprès des malades. “ Il faut bien, disaient-ils, qu’ils aient une certaine intelligence avec la maladie (car ils croyaient que ce mal était un démon), puisque seuls ils sont exempts de ses atteintes, qu’ils la portent avec eux, et que, partout où ils mettent le pied, la mort ou la contagion les suit.”

## XI.

Les missionnaires, regardés par les Hurons comme magiciens.

Toutes ces accusations se renouvelaient et s’augmentaient autant de fois qu’il survenait quelque calamité, la maladie ou la famine ; et chacun imputait ces malheurs aux missionnaires, comme s’ils en étaient la cause et que, pouvant y remédier, ils ne le voulussent pas. Aussi, dans l’épidémie qui affligea les Hurons, en 1640, leur refusait-on souvent l’entrée des cabanes, et disait-on tout haut que jamais sorcier Huron n’avait été mis à mort qui n’en eût donné plus de sujet que les missionnaires. A cette occasion, les croix furent abattues et arrachées ; on osa même faire voler des pierres sur la tête de ces religieux, et lever sur eux des haches et des tisons. Quelques chefs des plus considérables, voyant les jeunes gens déjà en fureur, les armes en mains, les excitaient davantage encore par les discours, condamnant publiquement ces Pères comme des malfaiteurs et comme les plus grands sorciers qui eussent jamais été dans le pays. De là, les missionnaires ne pouvaient faire aucune action, pas même la plus sainte, qui ne fût prise pour quelque sortilège. S’ils voulaient se mettre à genoux ou dire leur Office à la lueur de cinq ou six charbons : c’étaient là ces magies noires qu’ils employaient, disait-on, pour faire mourir tous les sauvages. Demandaient-ils le nom de quelqu’un pour l’inscrire dans le registre des baptêmes ; c’était pour le piquer secrètement, et ensuite, en déchirant ce nom écrit, faire mourir d’un seul coup celui ou celle qui portait ce nom. La seule vue des missionnaires, leur démarche, leurs gestes, semblaient être aux sauvages autant de convictions et de confirmations de ce qu’on leur avait dit. Les bréviaires, les encriers, les papiers écrits, étaient pris par eux pour autant d’instruments de magie. On disait, qu’allant au ruisseau pour laver leurs plats, ils empoisonnaient les eaux. Que, par toutes les cabanes où ils passaient, les enfants étaient saisis d’une toux et d’un flux de sang ; en un mot, il n’y avait malheur présent et à venir dont ils ne fussent considérés comme la cause ; jusque-là que plusieurs de ceux chez lesquels étaient logés les missionnaires n’en dormaient ni jour ni nuit. Ils n’osaient même toucher aux restes de leurs aliments, et leur rapportaient les présents qu’ils avaient reçus d’eux, tenant le tout pour suspect de magie. Enfin, de dix-huit bourgs qu’ils visitèrent il n’y en eut qu’un seul qui daigna écouter leur prédication, et encore ce bourg était-il habité par des sauvages d’une nation étrangère qui s’y étaient réfugiés, depuis quel-